

Le roman contestataire à son meilleur
La cicatrice de Gilbert Doho. Africa World Press, 207 p.

Osée Kamga

Numéro 237, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kamga, O. (2011). Compte rendu de [Le roman contestataire à son meilleur / *La cicatrice* de Gilbert Doho. Africa World Press, 207 p.] *Spirale*, (237), 68–69.

Le roman contestataire à son meilleur

PAR OSÉE KAMGA

LA CICATRICE de Gilbert Doho
Africa World Press, 207 p.

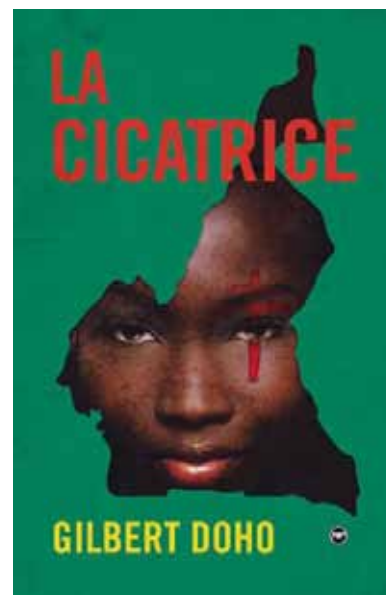
La lutte nationaliste camerounaise se poursuit. C'est le puissant sentiment qui se dégage à la lecture de *La cicatrice*, premier roman du dramaturge Gilbert Doho, un texte qui a déjà sa place réservée dans la grande tradition de la littérature africaine de combat.

La cicatrice dépeint un environnement social et politique où l'oppression et les abus de pouvoir en tout genre ainsi que la confiscation pure et simple du pouvoir, si fréquente en Afrique, s'allient à la délation pour créer un climat de frayeur perpétuelle. On approche des élections présidentielles au Cameroun. Le pays est en effervescence. D'un côté, les partisans du Social Democratic Front (SDF), le parti qui a brisé le joug du monopartisme au Cameroun, se remuent; de l'autre, le pouvoir s'active en usant à la fois de séduction et d'intimidation. L'appel aux urnes n'est que le prétexte qu'exploite Doho pour mettre en lumière le drame des indépendances factices en Afrique, et singulièrement au Cameroun. Un monde où une insolente opulence côtoie la plus abjecte des misères, un univers verrouillé par la corruption, le népotisme, le favoritisme où une sorte de malédiction semble présider au destin collectif, condamnant à l'échec tout effort d'émancipation. C'est dans ce système incompréhensible que naviguent des personnages au passé tragique, au présent trouble et à l'avenir incertain. Là réside le destin de Shemdjang qui porte dans sa chair une profonde cicatrice, vestige des luttes indépendantistes. Mais cette cicatrice est surtout le symbole d'un passé douloureux, une mémoire cousue de malheurs et de souffrances subies, que les personnages, dans leur quotidien, s'efforcent tant bien que mal de dissimuler.

QUAND LE TON MONTE D'UN CRAN

L'écrivain, en tant qu'homme d'action, dévoile en projetant de changer, pensait Sartre. Ainsi, ce dernier voyait dans le dévoilement un geste engagé. La cicatrice, clairement contestataire, va au-delà du dévoilement. Son ton virulent n'a d'égal que la profondeur de la plaie qu'il entend apaiser et tranche avec la dramaturgie connue de Doho. Dans *Noces de cendres* (2001), par exemple, le thème central était celui de la gestion du pouvoir dont l'auteur dénonçait les abus. Cependant, en enrobant cette dénonciation d'une intrigue sur la succession royale chez les Bamiléké, une tribu de l'Ouest du pays, Doho en amortissait la portée nationale et, du même coup, masquait son caractère fondamentalement subversif pour le régime autoritaire en vigueur au Cameroun. De même, dans *Zintgraff* (2002), la lutte contre le néocolonialisme était mise en scène dans le contexte de la colonisation allemande, où on apercevait d'un côté le roi Galega de Bali vendu à la cause de l'envahisseur allemand et, de l'autre, l'intransigeant roi Gwalem de Bafut, profondément allergique à la présence de l'homme blanc sur son territoire. Cependant, camouflée dans la trame d'une bataille historique datant de l'époque de la colonisation allemande, la critique du néocolonialisme perdait de sa virulence, de sa puissance et même de sa valeur. Dans les deux cas, l'expression, plutôt séduisante, qui puise dans le folklore Bamiléké, aussi bien dans la structure que dans les envolées proverbiales, détournait l'attention vers la dimension esthétique des pièces.

Avec *La cicatrice*, le mot doit dire et non plus suggérer ou évoquer. La peinture



doit être réaliste et non figurée. Quant au verbe, Doho le veut juste et corrosif. L'écrivain doit frapper sans détour, de manière à se faire entendre. Le sentiment est celui d'un romancier profondément frustré par l'insensibilité qui a caractérisé les régimes successifs au Cameroun. C'est un peu comme si, après avoir longtemps supplié à voix basse, la victime libérait ses cordes vocales pour cracher à son bourreau un « Va au diable » retentissant. On peut d'ailleurs avancer l'hypothèse qu'en passant de l'écriture dramatique au roman, Doho délaisse la rhétorique, c'est-à-dire la recherche excessive de l'esthétique textuelle, au profit de l'efficacité du discours. Il jette les masques, enlève les gants et cogne dur.

AU-DELÀ DU DÉVOILEMENT, LA RÉSISTANCE

Au-delà du dévoilement, *La cicatrice* propose la voie de la résistance aux abus d'autorité comme étape initiale vers le changement. C'est ainsi que Um Ndjock ne peut rester impassible à la vue d'un concitoyen qui subit l'impitoyable matraque d'un capricieux policier. C'est ainsi que la folle Nguepon ne peut pas se laisser violer par

le diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation sans résister. Pas plus que David, le fou, ne laissera le diplomate assouvir sous ses yeux ses bas instincts de violeur. La résistance est aussi celle des fous David et Scariote, qui profanent de leur crachat et de leur urine la Croix de Lorraine, symbole suprême de la présence française en terre camerounaise.

Les personnages actifs du roman sont des types, comme en témoignent les exemples qui suivent. D'abord les fous. Ce sont ceux qui, dans l'action révolutionnaire, font les gestes les plus significatifs, les plus outrageusement révoltés. Dieunedort, le « fou lucide », se montrera carrément irrévérencieux en profanant, pour ainsi dire, le portrait du chef de l'État : « *Dieunedort s'accroupit soudain sur le visage du père de la nation et y déposa un jet de crottin visqueux. L'odeur rance agressa les narines avec la même ampleur que le zoom de la caméra qui offrait à la nation, au monde entier le joli scandale.* » C'est encore un fou, en l'occurrence David, qui écrabouille d'une pierre le crâne du violeur. En associant la résistance à la folie, Gilbert Doho traduit la difficulté de remettre en cause un système qui a élevé la barbarie au rang de vertu. C'est comme s'il disait : « Il faut être fou pour oser dans ce système. » Ngo Nkedeck est le type de lèche-cul sans vergogne qui gravitent autour du pouvoir au Cameroun, plus soucieux de leur ventre que de l'émancipation collective, et débordant de zèle quand il s'agit d'exécuter les désirs du « père de la nation ». Que le personnage soit une figure type est manifeste dans cette note du narrateur : « *Elle tenait à leur dire que la nation c'était eux, les Ngo Nkedeck.* » Ngo Nkedeck devient donc une catégorie, une classe, voire une gente, celle des héritiers du pays, c'est-à-dire les privilégiés.

Puis il y a Yvon, ex-ambassadeur de France recyclé en « *conseiller-spécial-du-père-de-la-nation* ». Yvon « *avait tellement les tropiques dans la peau, qu'il en mourrait une fois sevré* », souligne le narrateur. Mais Yvon, c'est surtout l'animateur de l'action ténébreuse de la France dans son ancienne colonie. Cette France qui ne lâche pas prise, qui peine à laisser aller ses colonies africaines, même des décennies après leur indépendance, sans doute parce qu'elle ne les juge pas mûres pour une véritable indépendance ou, plus prosaïquement, pour la sauvegarde de ses intérêts. Ce symbole du néocolonialisme, ou plus exactement, cette

incarnation des réseaux mafieux français, le dramaturge ivoirien Bernard Dadié le mettait déjà en scène dans *Béatrice au Congo* (1970) : le pantin de roi, Don Carlos 1^{er} du Zaïre, homme de paille au service de l'ancienne puissance coloniale, est dépeint comme étant à la merci des personnages tels que : Piedebiche, conseiller au Monopole du sel, des mines, des terres, de la construction ; Boisdur, conseiller au Monopole des enterrements et des assurances ; Lapoudre, conseiller à la guerre ; Laboursepleine, conseiller aux intérêts du roi ; et, finalement, Lapromesse, conseiller des conseillers. À noter que la consonance de ces noms, clairement exotiques pour le Congolais, laisse peu de doute sur l'origine de ceux qui les portent. Yvon, c'est le type qui veille aux intérêts dans l'ancienne colonie et s'assure du maintien du statu quo en enseignant au régime en place comment écraser la résistance populaire, truquer les élections, imposer la peur, etc., c'est-à-dire en donnant aux satrapes les moyens d'aller au bout de leurs turpitudes.

UN ROMAN DE L'ACTUALITÉ

Doho ne se contente pas de mises en situation pour témoigner de la réalité camerounaise. Il introduit des lieux, des événements et des personnages qui ne laissent pas place à l'interprétation, c'est-à-dire qui sont d'une historicité ou d'une actualité réelle. Plus spécifiquement, les personnages passifs, c'est-à-dire ceux dont on parle, ceux que la narration évoque souvent, sont bien des figures identifiables. Ainsi, le Chairman, le père de la nation, le Nordiste et autres Toudou ne sont pas des inventions, mais des figures reconnaissables du paysage politique camerounais, stratégie qui donne au roman son caractère de fiction-réalité. « *En 1990, on disait Chairman comme on disait Um Nyobe ; on disait Chairman comme on disait superman. Il avait fait mordre la poussière à Biwondo, fidèle tortionnaire et digne successeur du Nordiste. Il avait enterré le parti unique en lançant le SDF.* » Nyobe est une figure historique du nationalisme camerounais. Chairman, c'est le titre communément attribué à John Fru Ndi, l'homme qui, en 1990, mettait fin au règne du parti unique au Cameroun en créant le SDF, au grand dam du régime en place.

Par ailleurs, l'absurdité qui veut que le monde s'arrête parce que le cortège présidentiel va passer est une constante au

Cameroun. Les résidents de la capitale ne sont que trop habitués à cette aberration. C'est sans doute ce que *Noces de cendres* mettait en scène dans un de ses tableaux les plus pittoresques : toute la cour et les notables du village, ayant laissé derrière eux, qui son café qui pourrissait dans les champs, qui ses bananiers sans tuteur qui tombaient sous l'action du vent, qui ses plants de tabac, etc., réquisitionnés devant le palais, attendaient des jours durant que le roi, censé leur parler, finisse par se pointer. Avec *La cicatrice*, le phénomène est tout simplement rapporté, tel qu'il se produit dans la capitale camerounaise. En cette circonstance particulière, le président français fait partie du cortège.

LA LUTTE POUR LA LIBERTÉ SE POURSUIT

Né aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale, le nationalisme camerounais prend corps en 1948, avec la fondation de l'Union des populations du Cameroun (UPC) par Ruben Um Nyobe. Nyobe sera assassiné en 1958 par l'administration coloniale ; son successeur à la tête de l'UPC, Félix Moumié, le sera en 1960, et le successeur de son successeur, Ernest Ouandié, en 1971. Ces leaders ne réclamaient que le droit à l'autodétermination, la liberté du peuple camerounais de décider souverainement de son destin. Ils ont mené la lutte jusqu'à leur dernier souffle, arrachés brutalement à ce monde, mais confiants que le combat qu'ils menaient était juste et que le sacrifice en valait la peine. En somme, le cimetière et l'exil ont généreusement accueilli nombre de nationalistes camerounais. Autant dire qu'aucun effort n'a été ménagé, ni par la France ni par les pantins qui dirigent le pays depuis Ahidjo pour assurer la continuité de l'exploitation coloniale. Tout a été mis en œuvre pour mater l'éclosion du nationalisme camerounais et écraser toute véritable tentative émancipatrice du peuple. Mais la lutte continue. Les Nyobe, Moumié et autres Ouandié ont mené le combat sur le terrain politique ; les Beti, Oyono et autres Philombe le poursuivront depuis l'arène littéraire. Doho est le digne héritier de ces batailles. Il puise dans la blessure des indépendances factices pour raconter le drame du Cameroun actuel. Roman dense, d'une lucidité outrée, qui dit sans retenue la révolte de l'Africain face à la perpétuation de la domination française, *La cicatrice* se veut une nouvelle flèche dans un carquois de mieux en mieux fourni. ↓